

Combattre l'aliénation par des moyens rationalistes, par l'organisation, revient à « employer un remède pire que le mal » : « sa tentative d'homme total n'aboutit qu'à un homme totalement aliéné » (p. 513) ; « La pensée qui croit définitivement libérer des illusions, la pensée téléologique (Nietzsche, Marx), est en réalité celle qui enchaîne le plus, celle qui, au bout du compte, paralyse la pensée » (p. 709). « L'autoaliénation, le fait que l'homme n'est pas chez lui dans le monde, cette plaie que Marx veut refermer, est inguérissable » (p. 517).

À travers ces centaines de pages de notes, c'est en fait une voie inédite entre « un rationalisme qui ne comprend pas la possibilité de la finitude et de l'intrication de la vie et de la connaissance » et « un irrationalisme, qui juge toutes les différences au sein de l'étant impertinentes face à son idole, l'Insaisissable » que Patočka cherche à ouvrir pour la phénoménologie (p. 271). Cette voie originale consiste à repenser l'*a priori* universel de corrélation en l'enracinant dans le "là" du corps. Le sens est porté par un étant, autrement dit par un organisme particulier : « la "conscience" n'est pas la naissance d'un étant nouveau, en plus, mais simplement l'éclaircie du sens dans le *hic* d'un organisme donné » (p. 22 et 460). Renaud Barbaras, qui relève cette formule dans sa préface, trouve en elle de quoi appuyer une philosophie qui mette la mobilité de la force voyante au cœur du sujet. C'est en partant de l'idée patočkienne selon laquelle « le monde sensible est intégralement un phénomène expressif » (p. 11 et 78) qu'il devient possible de repenser la vie perceptive et le devenir-monde du sujet en même temps que le devenir-sujet du monde.

Patrick CERUTTI

Matteo Vincenzo d'Alfonso et Pierre-François Moreau (dir.), *Phénoménologie et marxisme. Perspectives historiques et legs théoriques*, Lyon, ENS Éditions, coll. « La croisée des chemins », 2021, 259 p., 22 €.

La phénoménologie peut-elle être un moyen « d'enrichir et corriger le marxisme » (Manlio Iofrida, p. 37) ? Le marxisme peut-il aider la phénoménologie à se naturaliser et s'historiciser ? Ces questions, qui auraient semblé désuètes et même étranges il y a quelques années, paraissent retrouver aujourd'hui un certain intérêt. Comme en témoignent les parutions simultanées de ce livre collectif franco-italien et du numéro 29 de la revue *Alter*, intitulé lui aussi *Phénoménologie et marxisme*, l'examen de la « singulière convergence » qui se dessine entre les deux traditions (p. 9) peut encore avoir une certaine actualité. La question est alors celle de la « traductibilité des langages scientifiques et philosophiques », pour reprendre les termes de Gramsci, le marxisme incarnant le pôle de la science, la phénoménologie celui de la philosophie (p. 94).

La possibilité d'un tel rapprochement et, plus généralement, l'élaboration d'une phénoménologie critique dépendent essentiellement de la définition que l'on donne du « monde de la vie ». Si la *Lebenswelt* est définie comme un monde matériel d'infrastructures déjà rempli de significations humaines, on peut se représenter le conflit de deux mondes de la vie comme l'agression d'une existence par une autre et se servir de ce concept, comme le fait Merleau-Ponty pour penser la différence entre les classes (p. 22) ou, comme Tran Duc Thao et Frantz Fanon, pour analyser la situation coloniale (p. 82). Si, avec Enzo Paci, on conçoit la *Lebenswelt* comme constituée par les besoins, une « phénoménologie de l'économie politique » (p. 234) devient possible, qui fait apparaître la société aliénée décrite par Marx comme la conséquence de la

crise de la rationalité européenne et de l'objectivation des sciences (p. 239). Il peut sembler alors que « le modèle de scientificité alternatif proposé par Marx aille dans la même direction que tout ce que proposera Husserl pour contrecarrer la chute de l'intentionnalité des sciences : comprendre, au-delà du catégorial, son lien concret avec le monde de la vie » (Matteo Vincenzo d'Alfonso, p. 245).

À partir de là, plutôt que de lire Marx en faisant l'épochè des différents marxismes qui se sont succédé, comme il est de bon ton de le faire aujourd'hui, plusieurs contributions de ce livre se tournent vers certains marxismes originaux, comme celui de Bloch ou de Tran Duc Thao, pour tenter de dialectiser la phénoménologie. Ce dernier s'appuie sur une « critique immanente » de la phénoménologie (p. 74) pour étayer son projet d'un « naturalisme d'un nouveau genre » dans lequel la dialectique subjective reçoit une place, mais une place toujours seconde par rapport à une dialectique non subjective productrice de formes (p. 58). Chaque moment de cette dialectique objective qui suit la production des structures sociales des sociétés de chasseurs-cueilleurs jusqu'à l'établissement d'une organisation dans laquelle l'être devient pleinement sujet, correspond, au niveau subjectif, à l'acquisition d'actes intentionnels (phénoménologiques) de plus en plus complexes (p. 62).

Mais il revient tout de même à Adorno de faire ressortir la difficulté qu'il y a à rattacher la phénoménologie au marxisme de manière univoque (p. 181). La phénoménologie croit pouvoir s'assurer du caractère absolu de son principe en s'appuyant sur l'immédiateté de la donation, sans voir que tout objet d'expérience est médiatisé par une *praxis* historique (p. 185). Or, l'immédiateté n'est qu'un rapport passif au réel et la phénoménologie ne l'atteint qu'au moyen d'une intuition catégoriale qui est, comme le dit Adorno, « le concept aporétique *kat'exoken* : elle se tient au cœur d'une pensée qui, à la place de la dialectique, ne parvient qu'à fournir son substitut statique, le paradoxe » (p. 188). L'immédiateté de l'essence est une apparence produite par la médiation, une sublimation par laquelle une chose constituée par la visée active d'un sujet se donne pourtant comme une donnée originaire. La phénoménologie repose sur l'oubli de la synthèse ou de l'acte de produire, sur l'oubli du travail contenu dans le produit (p. 189).

Mais, en même temps, « plutôt que de dénoncer simplement l'insuffisance méthodologique de la phénoménologie, par son recours dogmatique à l'immédiateté, Adorno cherche toujours aussi à rendre justice à la légitimité de l'impulsion qui anime ce courant philosophique » (Timothée Haug, p. 193). La phénoménologie peut jouer le rôle d'un correctif de l'idéalisme, car elle « représente le dernier effort sérieux de l'esprit bourgeois pour percer une issue hors de son propre domaine, l'immanence de la conscience, la sphère de la subjectivité constitutive, à l'aide des mêmes catégories que celles fournies par l'analyse idéaliste de l'immanence de la conscience » (Adorno, p. 194). Sa tâche est même exactement de « dynamiter l'idéalisme (*den Idealismus zu sprengen*) » (p. 195). Le besoin ontologique qui l'anime est un instrument pour critiquer l'idéalisme, par exemple celui de Lukács et de son marxisme expressif (p. 198). Ce qu'Adorno reproche à la phénoménologie n'est donc pas le recours à l'immédiateté, mais son hypostase. La critique adornienne de la phénoménologie n'est pas un simple désaveu, mais une « négation déterminée » (p. 203) : il faut lui ménager une place au sein d'une dialectique reformulée, libérée de ses attaches idéalistes, comme celle de Benjamin, où se laisse apercevoir la possibilité « d'une reformulation du projet phénoménologique cohérente avec l'exigence marxiste d'historicité » (p. 182).

Cette réflexion sur la phénoménologie nous conduit alors à nous demander ce que le marxisme entend réellement dépasser : l'idéalisme même ou la dualité du matérialisme et de l'idéalisme ?

Patrick CERUTTI

Pierre-Jean Renaudie et Claude Vishnu Spaak (dir.), *Phénoménologies de la matière*, Paris, CNRS Éditions, 359 p., 25 €.

Chez Husserl, le concept de matière est un concept opératoire et jamais un concept thématique. Autrement dit, c'est un concept qui donne accès à certains thèmes sans jamais être lui-même entièrement thématisé (p. 55). Il est vrai que la phénoménologie husserlienne a le plus grand mal à reconnaître à la matière un régime de conceptualité qui lui soit propre, puisque, pour elle, « c'est toujours au moyen d'une description des formes de l'apparaître que nous est ouvert l'accès aux phénomènes » (p. 7). Chez Husserl, comme l'écrit encore Pierre-Jean Renaudie, « la dimension matérielle du phénomène ne constitue jamais que la limite inférieure à partir de laquelle commence la description » et elle ne l'intéresse donc pas en tant que telle (p. 37). Que Husserl parle le plus souvent de « matériau (*Stoff*) » finit d'ailleurs par entériner l'anonymat de la matière (p. 32).

Mais, loin d'être restreinte à ce sens, la notion phénoménologique de matière en compte de nombreux et se joue à différents niveaux de description : « symptôme éclatant à la fois de la difficulté de cette question et de sa fécondité » (Pierre-Jean Renaudie, p. 9). Il semble en effet que le véritable *datum* phénoménologique ne soit pas la forme pure, mais l'unité de la forme et de la matière (p. 134) et que le geste proprement phénoménologique soit celui qui rattache telle forme à telle matière (p. 19). Cette dernière n'est plus alors conçue comme le pur matériau indéterminé de l'expérience (*Stoff, hylé*) par opposition à sa forme, mais comme l'ensemble des contenus déterminés des actes et des objets (*Materie, Inhalt, Gehalt*) dont la logique et l'ontologie formelle font abstraction et dans lesquels s'enracinent autant d'ontologies matérielles. Au premier problème, abordé par cet ouvrage, de la résistance de la matière à la description phénoménologique, répond le second problème de l'éclatement de cette notion en une « nébuleuse de concepts » qui risque de l'y dissoudre (p. 12).

Plus encore, c'est à même cette sphère d'objets au contenu spécifiquement « matériel » – au sens de « sensible » cette fois – que Husserl fait apparaître une légalité *a priori*, lieu d'une ontologie matérielle qu'il nomme « logique du monde ». En vérité, comme le montre Dominique Pradelle, bien que Husserl affirme maintes fois que les analyses les plus importantes et les plus riches de son œuvre se trouvent sur le versant noétique (p. 50), sa grande découverte est l'existence d'un *logos a priori* au sein de la sphère matérielle. Ce que Husserl découvre, c'est que l'ordre de la matière sensible comporte une dimension de légalité *a priori* (p. 74) et que c'est dans la matière de la connaissance qu'il faut chercher la matrice de tout formalisme. « Entre matière et forme il n'y a plus simple opposition, mais union, corrélation, et surtout connexion météorologique essentielle. La matière cesse de s'identifier à l'amorphe, l'autre de la forme, pour devenir ce qui se trouve en connexion eidétique avec une certaine forme » (p. 58). Le renversement de la thèse copernicienne, dans lequel Dominique Pradelle voit le pas le plus important effectué par la phénoménologie